

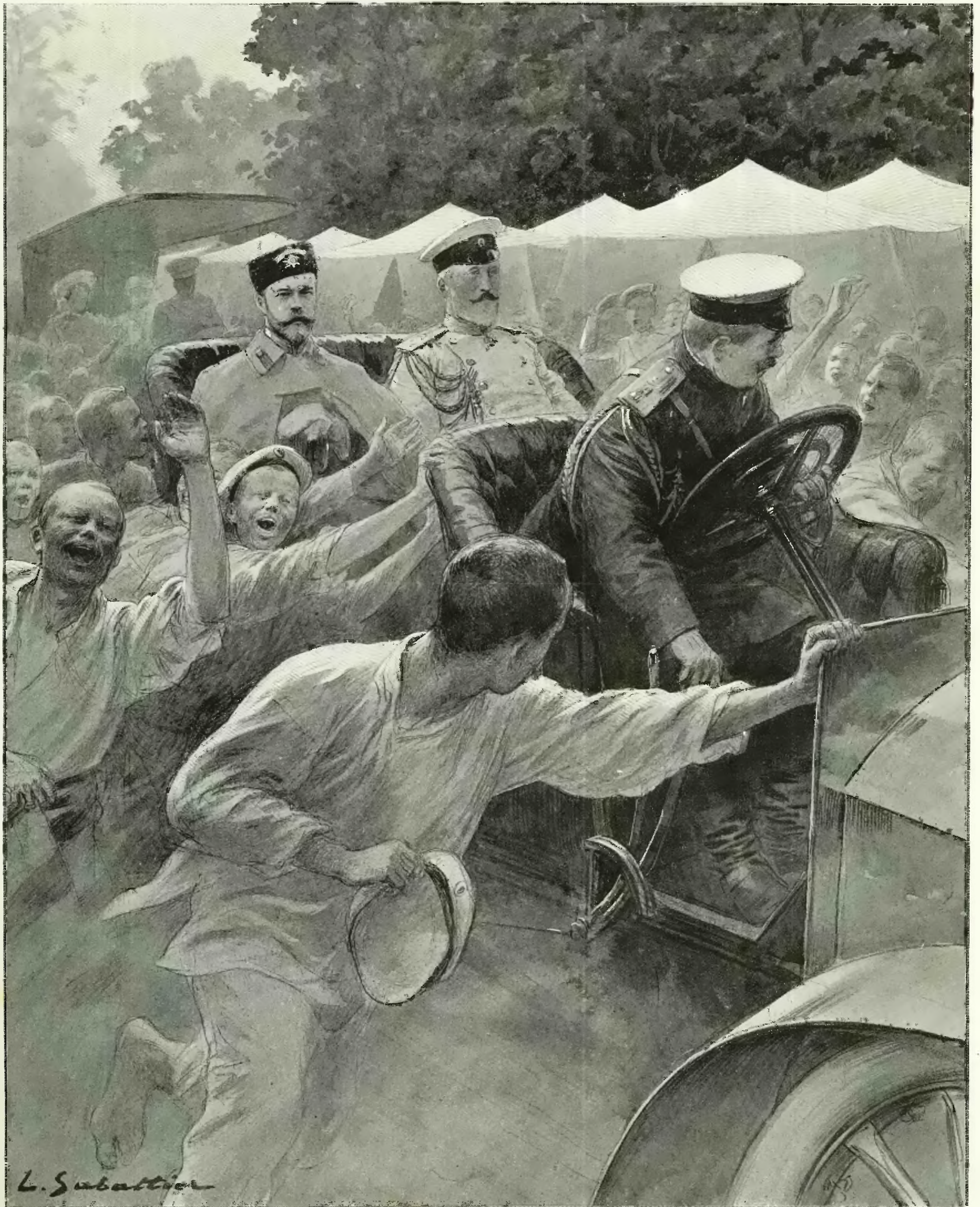
Ce numéro contient : 1^o *L'Illustration théâtrale* avec le texte complet du PRÉTEXTE, par Daniel Riche;
2^o Le 5^e fascicule du roman de W. Meyer-Förster : LE BARON DE HEIDENSTAMM.

L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : Un Franc.

SAMEDI 28 JUILLET 1906

64^e Année. — N^o 3309



UNE MANIFESTATION LOYALISTE DE L'ARMÉE RUSSE

Le tsar et le grand-duc Nicolas Nicolaïévitch, visitant en automobile le camp des tirailleurs de la garde, sont acclamés par les soldats.

[Dessin de L. Sabattier, d'après un croquis de notre correspondant, le peintre russe H. Bakmansson. — Voir l'article, page 56.]

COURRIER DE PARIS



Le conseil de l'ordre de la Légion d'honneur ne veut pas décorer Sarah Bernhardt. Le ministre des Beaux-Arts estime qu'il convient d'accorder le ruban rouge à notre admirable tragédienne. Le conseil de l'ordre répond : « La croix n'a pas été créée pour les acteurs. Si nous avons admis M. Mounet-Sully et M^{me} Bartet, c'est parce que l'un est le doyen et l'autre la doyenne de la Comédie-Française : ce sont des fonctionnaires qui, pendant toute leur vie, sont demeurés fidèles à une administration de l'Etat et c'est de quoi nous les récompensons. M. Coquelin cadet a reçu la rosette d'officier en qualité de *mutualiste* : il fait partie de sociétés basées sur le grand principe de la solidarité. MM. Le Bargy, de Féraudy, Silvain, Leloir, sont ou furent professeurs au Conservatoire : aussi n'avons-nous pas hésité à les honorer. Aujourd'hui même nous sommes prêts à recevoir parmi les chevaliers M^{me} Rose Caron, non point parce qu'elle fut une admirable artiste lyrique, mais parce qu'elle dirige une classe de chant. Telles sont nos idées. Or Sarah Bernhardt a quitté violemment la Comédie-Française : c'est une mauvaise fonctionnaire. Elle n'est pas *mutualiste*. Elle ne donne pas de leçons. Elle n'est pas digne d'entrer dans notre légion sacrée. »

Le ministre, qui tient avec raison à décorer Sarah, a adressé au conseil de l'ordre la lettre suivante :

« Ce n'est pas sans étonnement, messieurs, que je vous vois refuser à M^{me} Sarah Bernhardt la croix de la Légion d'honneur. J'espère que vous voudrez bien examiner de nouveau ses titres et que vous reviendrez peut-être sur votre décision.

» J'avoue que je ne saurais partager le mépris que vous ressentez pour le métier ou pour l'art des acteurs. Je n'ignore pas que, pendant de longues années, l'Eglise et la société furent hostiles à cette profession. Mais vous êtes assurément libérés de tels préjugés et vous l'avez prouvé en accordant le ruban rouge ou la rosette à tant de sociétaires de la Comédie-Française.

» Vous dites, il est vrai, que c'est à titre de professeurs que vous les avez presque tous honorés. Permettez-moi, messieurs, de vous soumettre à ce propos une petite observation. Vous dédaignez les comédiens et vous récompensez les hommes et les femmes qui préparent des comédiens. Vous n'avez aucune estime pour un métier et vous décorez ceux qui l'enseignent et le propagent. Ne sentez-vous pas qu'il y a là une contradiction ?

» Je ne vous dirai pas que M^{me} Sarah Bernhardt a accompli une grande mission en promenant à travers le monde les drames de Sardou et en jouant devant des peuplades à demi sauvages *la Dame aux camélias*. Il vous serait aisé de me répondre que ces voyages ne furent pas désintéressés et que M^{me} Sarah Bernhardt aurait peut-être rendu de plus grands services à l'art français si elle était demeurée à Paris. Il n'en est pas moins vrai que ces tournées furent favorables à la diffusion de notre langue et de notre littérature.

» Pour obtenir votre adhésion, il me suffira de vous rappeler que M^{me} Sarah Bernhardt fut l'inoubliable interprète des poètes romantiques et que, cependant, elle sut évoquer merveilleusement les héroïnes de Racine. Nous lui devons tous des minutes supérieures. Si Rachel vivait, ne tiendriez-vous pas à la décorer ?

» Dois-je, messieurs, en appeler à Napoléon I^{er} dont le souvenir plane — j'en suis persuadé — sur vos délibérations ? Vous n'ignorez point qu'il tenait Talma en profonde estime. Laissez-moi

penser qu'il aurait compris et aimé le génie de M^{me} Sarah Bernhardt. Certes, il ne créa pas la Légion d'honneur pour les acteurs et les actrices. Mais, s'il pouvait prendre part à ces débats, il vous dirait d'accueillir avec plus d'enthousiasme celle qui ressuscita *l'Aiglon*. »

* *

Quelques amis de la poésie ont célébré le centenaire de Félix Arvers. Une plaque commémorative fut posée sur la maison du quai d'Orléans où il naquit, le 20 juillet 1806. Arvers doit cet honneur à l'illustre sonnet qu'il adressa à une inconnue et par lequel il déplorait une passion que l'adorée ne devait jamais soupçonner. Des recherches indiscrètes viennent d'établir que la femme pour laquelle souffrit Arvers était la fille de Nodier. Elle n'ignora pas le secret d'Arvers et elle tendit même au poète son album d'autographes afin qu'il y consignât l'aveu de sa flamme.

Ainsi Arvers n'a pas tu le mal irrémédiable dont il souffrait :

Et celle qui l'a fait l'a parfaitement su.

Cette découverte nous porte à croire que les romantiques se vantaient en prétendant dissimuler avec une indomptable énergie les passions qui les dévoraient. Ce n'était là qu'un thème qu'ils développaient complaisamment. Fortunio chante sa romance :

Si vous croyez que je vais dire
Qui j'ose aimer.
Je ne pourrai pour un empire,
Vous la nommer.

Mais il se jette bientôt aux pieds de Jacqueline en lui avouant sa flamme, et Jacqueline sourit : « Vraiment ! Je croyais que votre refrain défendait de dire qui on aime. » Alfred de Musset s'est plu à railler ses contemporains qui affectaient de souffrir en silence, mais qui ne reculaient pas devant les déclarations les plus audacieuses et les plus folles. Dans *Fantasio*, le prince de Mantoue se jette aux pieds d'Elsbeth, lui adresse des protestations d'amour éperdues et ridicules et conclut par ces mots : « Je suis maudit et silencieux. »

Tandis qu'on célébrait le centenaire de Félix Arvers, l'amant discret et mystérieux, je songeais à ce personnage bouffon, le prince de Mantoue, à cette admirable caricature que Musset osa tracer du héros romantique.

NOZIÈRE.

UN GRAVE INCIDENT EN ÉGYPTÉ

Voir nos gravures, page 58.

Un regrettable incident — dont nous croyons pouvoir parler sans blesser en rien les susceptibilités de l'entente cordiale — vient de créer une grosse émotion en Egypte et de réveiller, semble-t-il, l'animosité des indigènes contre l'occupant britannique.

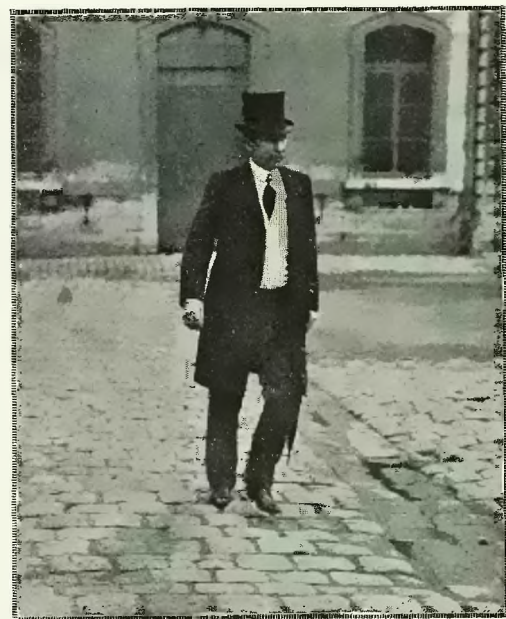
Voici les faits : le 13 juin dernier, des officiers anglais s'avisent de tirer des pigeons dans des propriétés privées près de Denchawai (province de Menoufieh). Maladroitement, ils blessent une femme et incendient une ferme. Les fellahs accourent en armes. Trois officiers sont blessés et l'un d'eux, en fuyant, meurt d'une insolation. Cette affaire, comme bien l'on pense, devait avoir d'autres suites. Des arrestations d'indigènes furent opérées en masse et un tribunal anglais, réuni en toute hâte, prononça des condamnations impitoyables. Le jugement fut rendu le 27 juin. Dès le lendemain, quatre condamnés à mort et huit condamnés à la flagellation étaient conduits à Denchawai. Des dragons anglais et des soldats égyptiens entouraient les potences et les piloris élevés à l'endroit même de la bagarre. Pendant une heure horrible, le supplice de la pendaison alterna avec celui du fouet, tandis que la population indigène, massée au loin, protestait par ses cris contre cette justice.

Les exécutions de Denchawai ont causé une profonde émotion dans toute l'Egypte et jusqu'en Angleterre. Elles ont eu leur répercussion au Parlement britannique où sir Edward Grey, questionné sur ces faits, a dû justifier cette terrible répression en invoquant un réveil du fanatisme musulman.

L'ÉPILOGUE DE L'AFFAIRE DREYFUS

Depuis l'origine de cette cause célèbre, la plus retentissante qu'aient jamais enregistrée nos annales judiciaires et politiques, *L'Illustration*, pendant une période de onze ans, a suivi attentivement les phases successives de l'affaire ; soit par la photographie, soit par le dessin, elle en a retracé les principaux épisodes, fixant, avec la physionomie des événements, la figure des personnages aux noms tant de fois répétés, qui, dans le drame, ont joué un rôle plus ou moins important.

C'est d'abord, en décembre 1894, la comparution devant le conseil de guerre de Paris de l'officier accusé de trahison, et sa condamnation à la déportation perpétuelle dans une enceinte fortifiée ; en janvier 1895, la scène poignante de sa dégradation ; un peu plus tard, son internement à l'île du Diable. Puis viennent, en mars 1898, les débats mouvementés du procès d'Emile Zola, traduit devant la Cour d'assises de la Seine pour sa fameuse lettre : *J'accuse* ; en 1899, la révision obtenue de la Cour de cassation ; la même année, du 7 août au 9 septembre, les mémorables journées du conseil de guerre



Le général Picquart venant assister à la cérémonie de l'Ecole militaire.

de Rennes, dont le crayon de Sabattier, pendant les audiences, autour du prétoire, nota les péripéties en des pages d'une exactitude si vivante, représenta les acteurs de divers plans en traits d'une ressemblance si expressive. En 1906, c'est la seconde révision, l'arrêt du 12 juillet, par lequel la Cour suprême a proclamé l'innocence d'Alfred Dreyfus. A l'occasion du dénouement, nous avons cru superflu de rééditer, dans un cadre connu, des portraits antérieurement publiés ; il nous a paru qu'une reproduction en fac-similé de certaines pièces graphiques du dossier, curieuses à plusieurs égards, intéresserait davantage nos lecteurs ; et nous avons aussi fait sa part au tumultueux incident qui a marqué la séance du 13 juillet au Palais-Bourbon.

Enfin, voici l'épilogue. Le capitaine d'artillerie Dreyfus, ayant été promu chef d'escadron et nommé chevalier de la Légion d'honneur, s'est vu décorer, en même temps que le chef d'escadron Targe, qui fut chargé de présenter à la Cour les pièces du dossier secret du ministère de la Guerre, recevait la croix d'officier. La remise solennelle des insignes de l'ordre a eu lieu, samedi 21 juillet, vers 2 heures de l'après-midi, à l'Ecole militaire, dans une cour voisine de celle où, le matin du 5 janvier 1895, le condamné Dreyfus subit, sur le front des troupes, la terrible épreuve de la dégradation. Cette fois, les troupes, placées sous le commandement du colonel Gaillard-Bournazel, du 2^e cuirassiers, rendaient à l'officier réhabilité les honneurs prescrits par les règlements ; le général de brigade Gillain attachait la croix à la poitrine du nouveau légionnaire, après lui avoir touché les épaules du plat de l'épée et donné l'accolade. La présence de la femme du commandant Dreyfus, de son frère et de son jeune fils contribua à rendre fort émouvante la cérémonie.

Ainsi se trouve close la série de pages documentaires que *L'Illustration* a consacrées à l'affaire Dreyfus, si longtemps d'actualité, et qui constituent une histoire complète par l'image d'un grand procès historique sans précédents.



Devant le front des troupes : le général Gillain donnant l'accolade au commandant Dreyfus.



Le défilé des troupes devant le général Gillain et les deux nouveaux légionnaires : le commandant Dreyfus et le commandant Targe (coiffé du casque).



Le général Gillain décorant le commandant Dreyfus. Le jeune Pierre Dreyfus. Après la cérémonie : le commandant Dreyfus embrassant sa femme.

A L'ÉCOLE MILITAIRE : LA REMISE DES INSIGNES DE LA LÉGION D'HONNEUR AUX COMMANDANTS TARGE ET DREYFUS



Députés paysans de la Douma, aujourd'hui dissoute. prenant leur repas en commun.

LES ÉVÉNEMENTS DE RUSSIE

En Russie, les événements viennent de se précipiter. La tentative faite, au cours de ces dernières semaines, pour amener une entente entre le souverain et la Douma ne put aboutir. Le 22 juillet, un oukase de Nicolas II prononçait la dissolution de l'assemblée et renvoyait jusqu'au 5 mars 1907 la convocation d'une nouvelle Douma. Le ministre de l'Intérieur, M. Stolypine, un homme énergique, dont la vigueur dans la répression des désordres se concilie avec des tendances libérales, remplaçant M. Goremykine, trop impopulaire, à la présidence du Conseil. Il soumettait aussitôt Saint-Petersbourg au régime de la surveillance renforcée, faisait garder militairement les ambassades, suspendait la publication de certains journaux, fermait le palais de

nés d'hier à la vie politique et déjà réduits à l'impuissance, à l'obscurité. Les députés paysans, surtout, sont dans ce cas. Elle était bien curieuse la vie que menaient à Saint-Petersbourg, la grande ville, ces frustes représentants des campagnes. Dès le début, un député de la droite, M. Eroguine, s'avisait de réunir autour de lui ceux des paysans qui n'appartenaient encore à aucun groupe, et de les amener ainsi tout doucement à son parti. Le dénuement de ces députés, la difficulté qu'ils éprouvaient à s'orienter, à vivre, à se nourrir isolément, servirent d'abord ces desseins. M. Eroguine leur persuada de s'installer dans des logements qu'il avait fait préparer à l'avance. Quelques députés — une quarantaine environ — acceptèrent. Ces logements occupent la maison de l'institution de l'impératrice Marie, dans la rue Kirotschnaïa ; chacun d'eux se compose de cinq ou six pièces, d'une salle à manger et d'une cuisine communes. Les chambres sont sommairement meublées d'un ou de plusieurs lits, de tabourets, d'une armoire et d'un lavabo, le tout très primitif. Comme nourriture, du thé en abondance, puis, le soir, un dîner-souper composé de deux plats dont le premier est une soupe (*chtchi*). Le prix de la pension totale est de 24 roubles par mois, prix très modique auquel, bien entendu, on ne garantit pas la qualité des aliments. Les repas se prennent à une table commune, dans des écuelles de bois et avec de grossiers couverts. On ne donne point de serviettes. Le nombre des pensionnaires de ces logements hôtels s'était, d'ailleurs, ces derniers jours, considérablement réduit. La plupart des députés, désireux d'échapper à l'influence de M. Eroguine, avaient été rejoindre le groupe de labeur (*troudovaïa grouppa*). En quelque endroit qu'ils se réu-

nissent, les députés paysans mènent une existence patriarcale, suivant les offices religieux, observant les jours maigres. Ils travaillent beaucoup aussi, car ils s'efforcent de se conformer aux instructions de leurs mandants, ces instructions apportées par d'humbles envoyés, les *kodoks*, qui font, pieds nus, d'interminables trajets en mendiant le long des routes. Si les députés, comme ils en ont l'intention, demeurent à Saint-Petersbourg en ces graves circonstances, les *kodoks* vont évidemment multiplier leurs voyages.

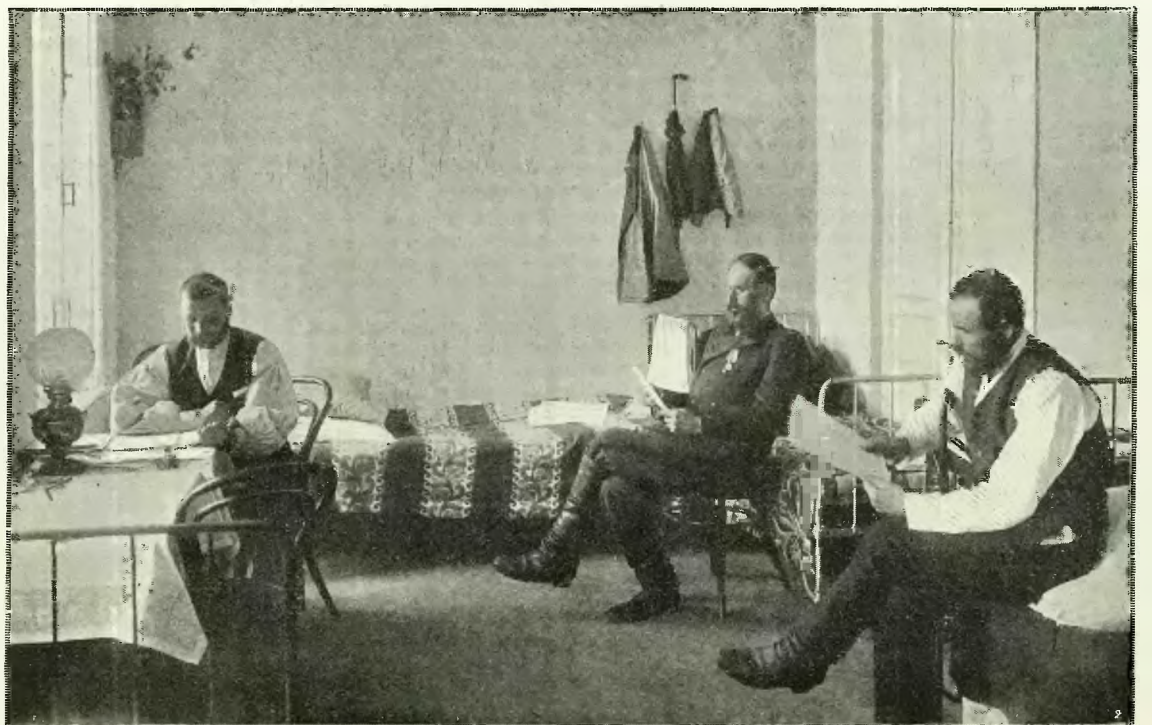
On a dit que les récentes mutineries de l'armée n'avaient pas peu contribué à décider le tsar à dissoudre la Douma et à faire cesser des délibérations qui, de l'avis du grand-duc Nicolas Nicolaïévitch, entretenaient l'agitation militaire. Il semble bien cependant que la personne même de l'empereur soit toujours sacrée pour les troupes. Les ovations enthousiastes qui, le 9 juillet dernier, accueillirent Nicolas II au camp des tirailleurs de la garde, paraissent bien en témoigner. Notre gravure de première page représente cette manifestation. Il est très tard, 11 heures. Mais la nuit est claire et l'on distingue parfaitement les personnages. Dans la première auto, se trouvent, avec le tsar, le grand-duc Nicolas Nicolaïévitch et le prince Orlof, qui conduit. Les impératrices suivent dans une seconde voiture. Les soldats, réveillés en sursaut par les hurras des sentinelles, se sont jetés hors de leurs couchettes et, sans prendre le temps de revêtir leur uniforme, acclament le tsar et roulent, à bras, la voiture impériale. Nicolas dut leur promettre de revenir les voir. Cette scène militaire ne correspond peut-être pas à l'esprit que l'on dit être actuellement celui de l'armée russe. Elle n'en est pas moins intéressante. — A. C.



Député et "kodok" (ou délégué aux électeurs)

Tauride et plusieurs clubs politiques, centres d'agitation. Pendant ce temps, les députés, hâtivement réunis à Viborg, en Finlande, rédigeaient un manifeste de protestation contre l'acte du 22 juillet et conseillaient à leurs électeurs de refuser l'impôt et le service militaire. Mais le manifeste n'a pu paraître dans les journaux de l'empire, auxquels, sous peine de sanctions sévères, il a été interdit de le publier. Les choses en sont là.

La soudaineté de la crise a quelque peu désorienté les députés russes. Ils sont, dit-on, décidés à la résistance. On peut croire que les derniers événements auront été particulièrement désagréables à beaucoup de ces hommes



La vie en commun des députés paysans de la Douma : une chambrée.



M. Seïaposchnikof. Prince Schakhovskoy. M. Koïoschkine. Prince Dolgorouky. P^e Mourontzev. M. Scherschenevitch. M. Fredeskont. M. Balkvalze.

Les membres du bureau de la Douma, dissoute par un oukase impérial du 22 juillet.



M. Stolypine, ministre de l'Intérieur de Russie, nouveau président du Conseil des ministres.



LES FÊTES DU TRICENTENAIRE DE REMBRANDT, A AMSTERDAM. — Les dames de la ville, costumées en muses, déposent des couronnes devant le monument de Rembrandt. — Phot. Wolf.

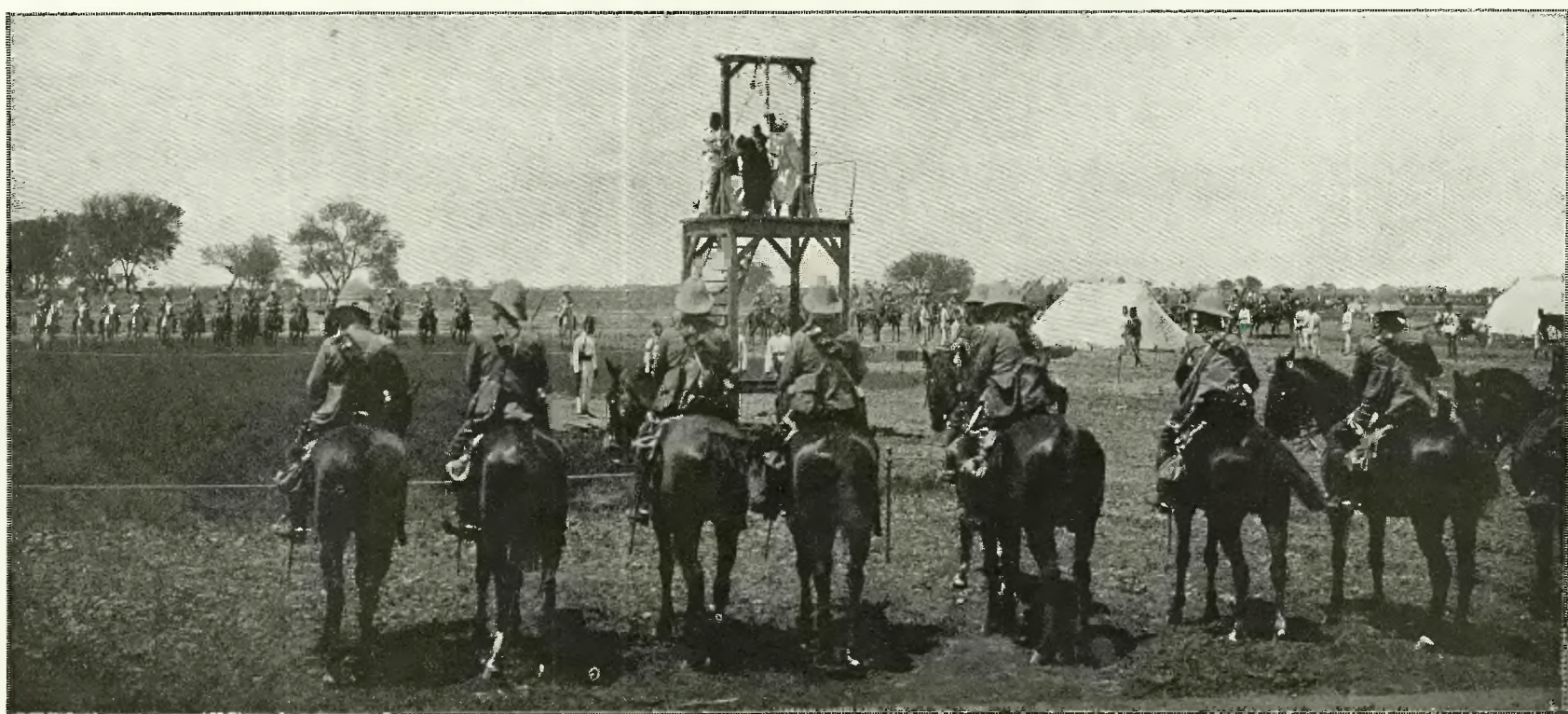
On vient de célébrer en Hollande, par de grandes fêtes, le tricentenaire de Rembrandt, et, à cette occasion, la reine mère des Pays-Bas, assistée du prince consort, a inauguré une plaque commémorative sur le tombeau de l'illustre peintre. Les fêtes ont été particulièrement brillantes à Amsterdam : des artistes de tous les pays sont venus rendre hommage à la mémoire du maître, un cortège historique s'est déroulé devant sa statue, place du Marché-au-Beurre, et des dames de la ville, costumées en muses, ont apporté leur très gracieux concours à ces démonstrations en déposant de superbes couronnes au pied du monument.



Après la fustigation d'un des condamnés : au second plan, au centre de la photographie, le poteau auquel était attaché le patient.



Femmes fellahs de Denchawai venant d'assister aux exécutions.



La pendaison d'un des quatre indigènes condamnés, en présence des autorités anglaises.

UN GRAVE INCIDENT EN ÉGYPTE : LES EXÉCUTIONS DE DENCHAWAI

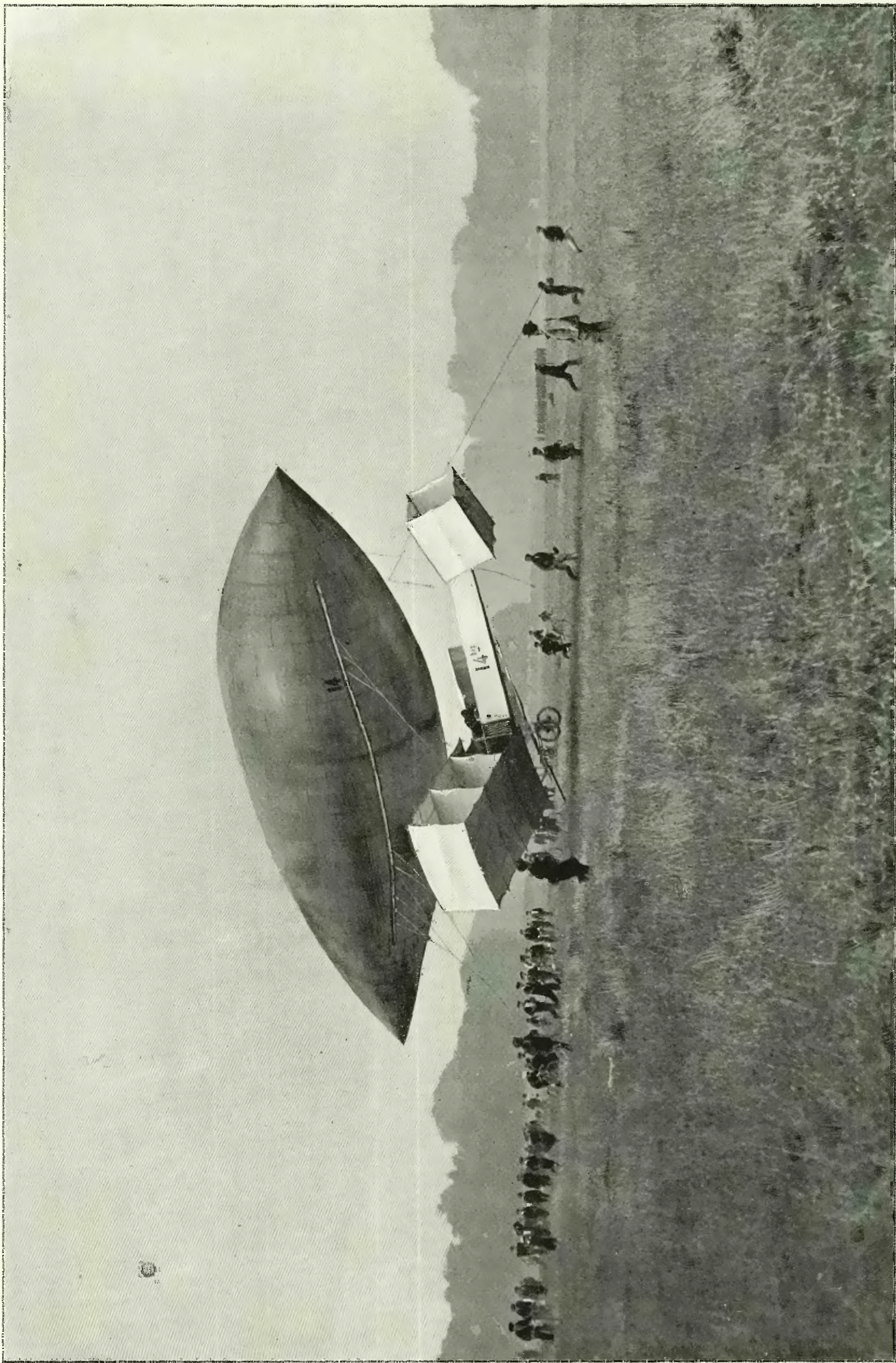
Voir l'article, page 54.

M^{me} SARAH BERNHARDT CHEZ ELLE

Phot. Dornac.

L'attention du public se porte, en ce moment, tout particulièrement vers M^{me} Sarah Bernhardt, dont le nom a depuis longtemps acquis des droits incontestés à la vedette. M. Aristide Briand, notre ministre actuel des Beaux-Arts, ayant décidé de décorer l'actrice universellement célèbre, une des gloires de la scène française, le conseil de l'ordre de la Légion d'honneur a, paraît-il, opposé

son veto, sous prétexte que M^{me} Sarah Bernhardt ne professe pas et n'appartient plus à un théâtre subventionné. Sujet brûlant de polémiques, où l'opinion semble se ranger plutôt du côté du ministre, qui, par la distinction honorifique du ruban rouge, ne faisait, en somme, que sanctionner le suffrage de légions de spectateurs, en faveur de la grande artiste.



LES PREMIÈRES EXPÉRIENCES DE L'AÉROPLANE DE M. SANTOS-DUMONT AU CHAMP D'ENTRAÎNEMENT DE BAGATELLE

M. Santos-Dumont, qui s'était cantonné jusqu'ici dans les expériences de dirigeables, vient de se faire inscrire pour le prix de 1.500 francs offert par l'Aéro-Club au premier aéroplane ayant fait un parcours de 100 mètres avec dénivelation maximum de 10 % et pour la Coupe Archéacon, de 3.000 francs, devant être attribuée au premier aéroplane qui aura fait contrôler un parcours minimum de 25 mètres avec angle de chute maximum de 25 %.

L'aéroplane de M. Santos-Dumont porte le n° 14 bis de sa collection. Le sustentateur est constitué par six cellules de cerf-volant Hargrave, en bambous et roseaux tendus de soie, accolées par un de leurs côtés et disposées trois par trois, de manière à former deux ailes simulées un V ouvert en haut. Les ailes sont fixées à une poutre armée portant à son extrémité avant un gouvernail formé d'une cellule analogue à celles des ailes, et pouvant se mouvoir en tous sens.

A l'extrémité postérieure de la poutre se trouve l'hélice, actionnée par un moteur Levassour de 24 chevaux. La nacelle est placée près du moteur, au sommet de l'angle formé par les ailes. Longueur totale : 10 mètres ; envergure, 12 mètres ; surface portante, 80 mètres carrés ; poids, 180 kilos, non compris ceux des souples, de façon à pouvoir prendre son élan sur une piste spéciale. Pour se familiariser avec la manœuvre de ce nouvel appareil, M. Santos-Dumont l'accroche au ballon de son dirigeable n° 14 qui a été, pour le besoin de la cause, séparé de sa nacelle. L'audacieux sportsman évolue ainsi, au-dessus du champ d'entraînement, en toute sécurité — et il compte être bientôt assez préparé pour pouvoir se lancer dans l'espace sans utiliser le ballon qui assure actuellement la flottaison de son aéroplane.



La rue Victor-Hugo, dégagée pour permettre aux indigènes de se rendre du Carbet au Prêcheur.

LA DEUXIÈME DISPARITION DE SAINT-PIERRE DE LA MARTINIQUE

Les photographies que voici seront sans doute les dernières que nous aurons de Saint-Pierre.

Ces quelques tracés de rues, ces silhouettes vagues de maisons, cet amas de décombres que tant de gravures ont illustré, tout ce qu'avait épargné la mort, en un mot, — la vie, en reprenant son cours, l'ensevelit aujourd'hui. Tout conspire contre Saint-Pierre. Une végétation nouvelle grandit et monte. Dans trois ans nul vestige ne subsistera de cette grande et superbe cité. Saint-Pierre, une seconde et dernière fois, disparaît.

Un dimanche matin, sous un beau soleil des tro-

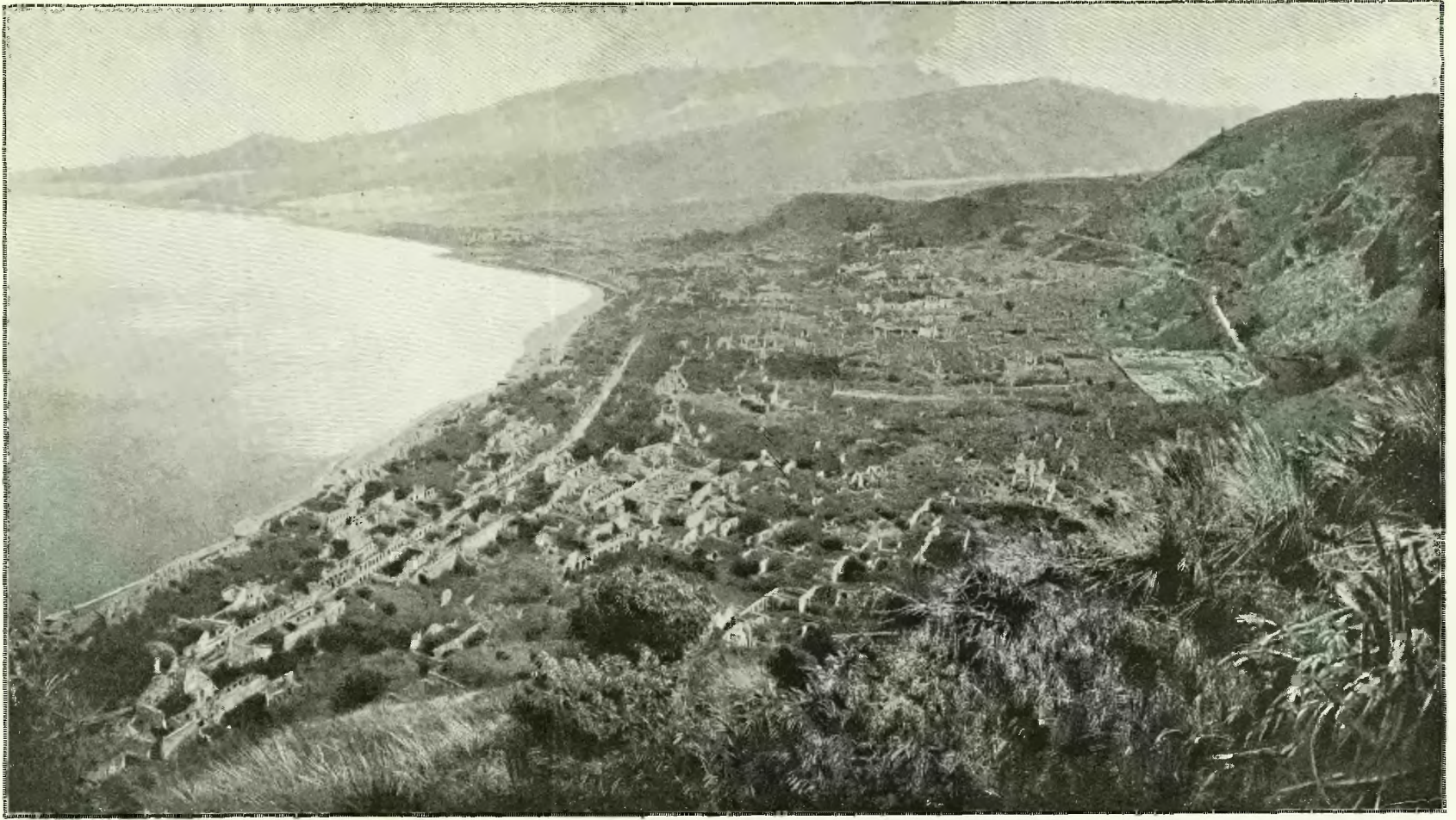
piques, je m'y rendis en compagnie d'amis martiniquais.

Il est impossible de rendre l'impression ressentie, la secousse violente éprouvée lorsqu'au détour de la route du Carbet on aperçoit tout à coup les premières maisons en ruine du mouillage. Rien ne vous prépare à semblable vision. De quatre ans à peine date cette catastrophe. Cinq cents ans se seraient écoulés que vous n'escompteriez pas un plus étrange spectacle.

Au premier plan une fontaine de bronze émerge, puis se dessine la rondeur d'un bassin aux pierres verdâtres et moussues ; partout apparaît un chaos

de pierres noires déchiquetées, disjointes ; çà et là des pans de murailles grises et lézardées se dressent avec leurs longues fenêtres béantes toutes pleines de ciel bleu. Et cela, fauve, tourmenté, surgit d'une immense nappe de verdure qui, là-bas, très loin, s'en va finir aux premiers contreforts ocreux et dénudés du volcan.

On arrive, on pénètre dans la rue Victor-Hugo, la longue rue centrale qui, d'un bout de la ville à l'autre, court parallèlement au rivage. Elle est la seule déblayée à l'heure actuelle, la seule qui mette en communication avec le reste de l'île les villages



Panorama des ruines de Saint-Pierre, pris du haut du morne d'Orange (au fond, le mont Pelé couvert de nuages).

du Ceron et du Prêcheur, longtemps isolés par cet amoncellement colossal de ruines entassées. Des deux côtés, de hauts talus en pierres sèches la bordent, auxquels s'appuient des murailles de maisons chancelantes. Et des herbes, des cactus, de grands roseaux, des palmiers même, ont poussé partout à gauche, à droite, luttant de toute leur jeune sève

pour atteindre ces crêtes immobiles. Ça et là, un arbre s'égare, se trompe, s'accroche à quelque pierre disjointe, s'embarrasse dans l'encadrement d'une fenêtre ou d'un porche, et, secouée par la brise, on voit se balancer sa tête verte sur une grande muraille dénudée. A pas silencieux, posant leurs pieds de bronze dans la poussière, des indigènes vous

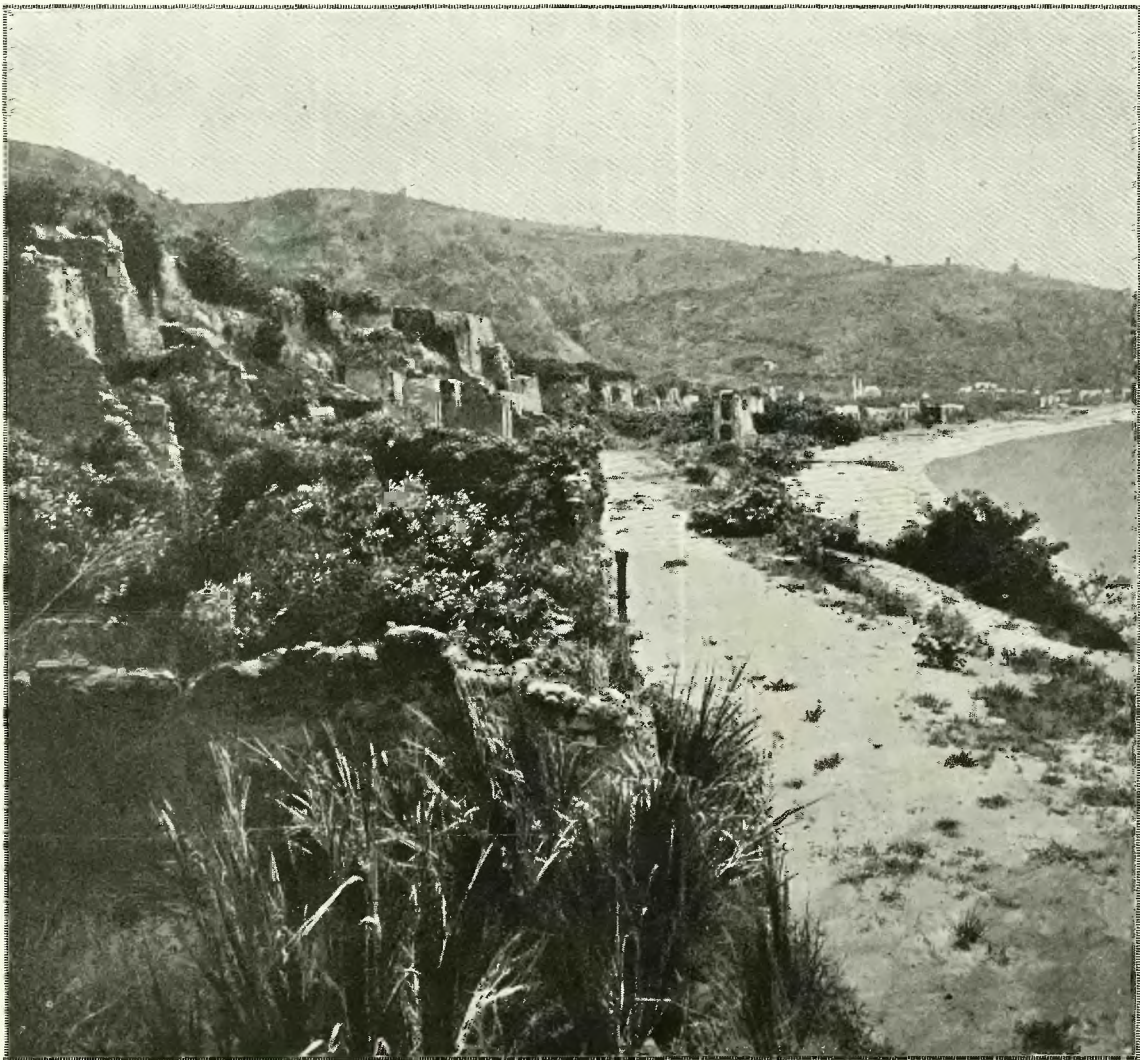
croisent, portant sur leur tête en de larges corbeilles des mangues, des citrons, des bananes. Parfois une mangouste grisâtre traverse rapidement la route, courant d'un buisson à l'autre, à la recherche des serpents qui, des pitons du Carbet, se glissent maintenant dans ces décombres. Et ce sont les seuls habitants de Saint-Pierre aujourd'hui ! Sauf le rythme du flot, le bruit d'une pierre qui tombe, plus rien. Nul chant d'oiseau n'anime cette solitude infinie.

On tourne à droite, on dépasse la haute ruine de la cathédrale qui, elle aussi, paraît lutter avec la végétation qui l'étreint, on traverse le cimetière nouvellement déblayé et dont les longues dalles plates et blanches semblent une ironie dans cet immense ossuaire. Ville étrange où les anciens morts devinrent les privilégiés, où, seuls, ayant une sépulture, ils la gardèrent.

Par une belle route en lacets, aujourd'hui obstruée de ronces et de lianes, on atteint le sommet du morne d'Orange. Face au mont Pelé, ce morne surplombe la mer et la ville, et c'est de là qu'il faut voir Saint-Pierre.

Le rivage s'échancre en une anse profonde ; la mer, de son remous constant, le borde d'une frange d'écume qui, d'ici, paraît un fil blanc immobile. A vos pieds, à pic, les maisons du mouillage aux toits défoncés, pressées les unes contre les autres, laissent bâiller leurs formes éventrées et cubiques. Mais plus loin, détruites, pulvérisées par le volcan, les bâtisses n'ont plus ni formes, ni contours. La végétation les a presque totalement submergées. A peine ça et là percent-elles, posées comme d'étranges menhirs sur la plaine verte. Le mont Pelé, fauve, dénudé, domine au loin tout ce paysage. Un amas de nuages lourds s'accroche à son sommet. Moitié vapeur, moitié fumée, il y tourne avec lenteur. Dans une éclaircie, furtivement, parfois son dôme apparaît, semblable à quelque gigantesque four à charbon. D'innombrables fumerolles prennent naissance à 200 mètres de sa crête. Blanches, bleues, avec des reflets d'acier, sinueuses, elles rampent jusqu'à la cime. Puis, d'autres nuages arrivent plus denses, couvrent la montagne, effacent tout. Parfois l'un d'eux se détache, passe sur la ville et, poussé par la brise, promène un instant dans le ciel bleu sa belle rondeur blanche éclatante. Sur le sol, sur les ruines silencieuses, on voit errer avec lenteur la forme mouvante de sa grande ombre. Hormis cela, rien ne bouge, rien ne vit, en cet immense et morne paysage. Toujours, partout, ce même silence impressionnant et vaste. Pas un cri, pas un bruit ne monte de cette ville morte qui, dans sa tombe de verdure, s'ensevelit !

Aveuglé par la lumière, lassé par la chaleur, je



La rue Bouillé, au bord de la mer, sur la plage (au fond le morne d'Orange, d'où a été pris le panorama de Saint-Pierre.)

autobus parisiens la carrosserie des « hippobus » où les voyageurs sont assis dos à dos, l'omnibus Darracq-Serpollet à les bancs disposés de face, selon le système anglais. La voiture représentée par notre gravure est du type 30-40 chevaux, à trente-quatre places, construit pour Londres. Elle pèse, en charge, 6.000 kilos et dépense un demi-litre de pétrole ou d'huile lourde par kilomètre, soit 4 centimes, à une allure moyenne de 25 kilomètres. Après avoir accompli le tour de France dans des conditions qui furent une démonstration éclatante de la souplesse et de la robustesse du système, cet omnibus fut utilisé pour conduire une vingtaine de personnes — et leurs bagages — au Circuit de la Sarthe. Soit un parcours total de 4.100 kilomètres sans interruption. Deux des collaborateurs de *L'Illustration*, qui faisaient partie de ce dernier voyage, ont apprécié surtout l'extrême douceur de roulement et le parfait silence du véhicule que Paris va fournir à Londres ; nous sommes heureux de nous faire ici l'interprète très impartial de nos camarades.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

DE PARIS A NEW-YORK EN CHEMIN DE FER.

Une compagnie américaine projette de construire un chemin de fer reliant le Transcontinental américain au Transsibérien par le détroit de Behring et qui permettrait de se rendre en chemin de fer de Paris à New-York. Cette ligne mesurerait 2.000 milles sur le territoire de l'Alaska et 3.000 milles en pays russe. Le projet serait agréé par le tsar qui serait disposé à concéder à la société une vaste bande de terrain.

La richesse minière de l'Alaska permet de supposer que cette région sera traversée par une voie ferrée dans un avenir prochain. Mais M. Harry de Windt, qui fit en 1901 le voyage de New-York à Paris par le détroit de Behring, considère comme à peu près irréalisable l'exploitation d'un chemin de fer entre ce détroit et le Transsibérien.

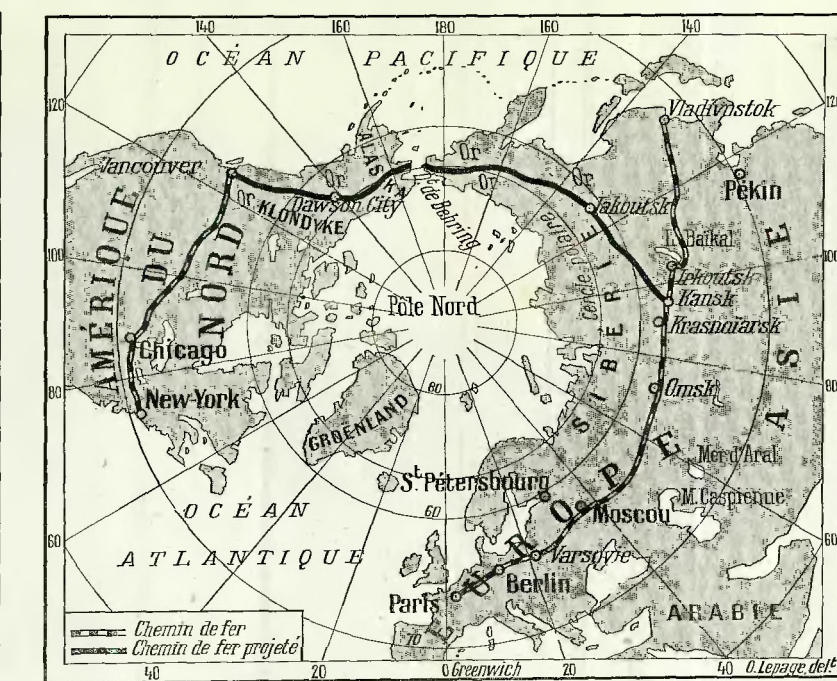
La zone arctique sibérienne comprend une étendue considérable de *tundra*, nom donné à un ensemble de marécages et de landes parsemées de lacs stagnants, ressemblant en été à « une éponge imbibée » où, à chaque pas, l'homme enfonce jusqu'aux genoux. De mai à octobre, les colons établis dans les rares oasis de ce désert sont isolés du reste du monde. La circulation n'est possible que pendant l'hiver, et l'on se trouve alors exposé à des rafales qui, en quelques heures, couvrent le sol de 20 pieds de neige. Le pays ne produisant pas de bois, toutes les traverses devraient être importées, et la traversée de la tundra seule coûterait au moins 100 millions de dollars.

D'autre part, le trafic du détroit de Behring paraît ne devoir jamais être bien important ; et il est douteux que cette route, si elle était construite, soit fort utilisée pour se rendre d'Europe aux Etats-Unis. Le trajet serait beaucoup plus long, comme temps, que le trajet par mer.

Quant au tunnel du détroit de Behring, dont on parle comme du futur grand triomphe des ingénieurs, il aurait, avec les voies d'accès immédiates, une longueur de 40 milles et coûterait plus de 100 millions de dollars. On estime la profondeur du détroit à 160 ou 170 pieds ; le tunnel se trouverait donc au moins à 200 pieds au-dessous de la surface de l'eau, c'est-à-dire sensiblement à la profondeur prévue pour le tunnel sous la Manche dont la longueur ne dépasserait pas 50 kilomètres.

LE FER VÉGÉTAL.

Prenez du fer, dit le médecin à l'anémique. Et l'on en prend de vingt façons diverses, sans résultat. C'est que le fer minéral ne s'absorbe pour ainsi dire pas. Aussi a-t-on, en grande partie, renoncé aux préparations de fer minéral pour avoir recours au fer organique, c'est-à-dire aux substances organiques contenant du fer. Car ce fer organique s'assimile ; il sert à quelque chose. Mais on n'a guère fait usage que du fer animal et, d'après MM. A. Gilbert et P. Lereboullet, c'est un tort, car il y a bon nombre de végétaux contenant du fer organique, et les animaux n'ont du fer organique que parce qu'ils l'ont pris aux plantes. Aucune n'en contient beaucoup, mais il y en a, comme le *Rumex crispus*, qui en contiennent plus que les autres. Cette plante,



De Paris à New-York en chemin de fer.

en outre, une parente de l'oseille, jouit de la propriété d'en emmagasiner plus encore si l'on a soin de la cultiver dans un sol riche en fer, si on l'arrose tous les jours avec une solution de carbonate de fer. On peut, par ce moyen, provoquer la formation d'une réserve de fer considérable dans toute la plante et surtout dans ses racines. Ce sont ces racines qu'il convient d'utiliser, comme fer végétal, d'après MM. Gilbert et Lereboullet. On les fait sécher et on les réduit en poudre. Mais, comme celle-ci a une saveur assez amère, on ne peut guère l'absorber qu'en cachets. Les résultats obtenus par les deux médecins semblent fort encourageants. Au début, la médication a présenté quelques inconvénients : à côté du fer organique, il y avait un principe purgatif dont on s'est débarrassé. Mais, avec la poudre actuelle, on n'a plus de purgations intempestives, et il est manifeste que le fer végétal agit très nettement sur l'anémie et détermine, en quelques cas, une amélioration remarquablement rapide. Il semble donc que le fer végétal, obtenu par la culture spéciale du *Rumex crispus*, mérite de prendre une place à part parmi les agents de la médication martiale.

LA RICHESSE DES FORÊTS LANDAISES.

L'administration des forêts vient de publier un tableau du rendement des forêts domaniales du département des Landes qui fait ressortir le profit direct, un peu lointain, mais considérable, qu'en dehors des avantages généraux résultant de la modification du régime des eaux, peut produire un reboisement bien conduit.

Il s'agissait, comme on sait, de fixer les dunes mouvantes d'une région désolée et qui menaçaient d'envahir les contrées voisines. Les premiers essais furent tentés en 1803 ; les travaux méthodiques, commencés beaucoup plus tard, furent terminés en 1864. Actuellement, 23.000 hectares environ sont aménagés. Voici les principales étapes de la période d'exploitation dont les bénéfices accusent une progression constante :

| Années | Recettes | Dépenses | Déficit | Revenu net |
|--------|----------|----------|---------|------------|
| 1889 | 47.000 | 83.000 | 36.000 | — |
| 1894 | 105.000 | 110.000 | 5.000 | — |
| 1895 | 137.000 | 133.000 | — | 4.000 |
| 1900 | 202.000 | 93.000 | — | 109.000 |
| 1905 | 579.000 | 82.000 | — | 497.000 |

Ce qui représente aujourd'hui un revenu net de 21 fr. 60 par hectare.

Les résultats de la bonne administration des agents forestiers ont été favorisés par des circonstances économiques qui ont provoqué diverses majorations de prix importantes. En 1895, l'essence de térébenthine valait 45 francs les 100 kilos. La formation d'un trust des produits résineux a fait monter le prix à 110 francs, et la France, qui produit seulement 1/5 de la production américaine, a bénéficié de cette entente transatlantique. De même, les traverses de chemins de fer, cotées 1 fr. 40 en 1896, valent actuellement 2 fr. 50. Au cours de la même période, le mètre cube de pavés de bois a progressé de 28 francs à 33 fr. 50.

D'autre part, contrairement au fait universellement reconnu, et facile à comprendre, que le voisinage des forêts représente

un facteur important d'humidité pour la région, le reboisement des Landes a eu pour effet d'assainir le climat en le rendant plus sec. C'est une conséquence de la constitution particulière du sol. A une très faible distance de la surface, on rencontre une couche peu profonde d'argile qui formait jadis un obstacle absolu à l'écoulement des eaux. Les racines pivotantes du pin maritime ont percé cette couche, la transformant en une sorte d'écumoire qui permet aux eaux d'aller se perdre dans le terrain perméable sous-jacent.

ALIMENTATION DU BÉTAIL PAR LE SUCRE.

Une statistique récente accuse un progrès considérable dans l'emploi du sucre dénaturé pour l'alimentation des bestiaux. La consommation, qui atteignait 25.000 kilos fin décembre 1905, s'est élevée à 100.000 kilos en janvier 1906. La généralisation de cette méthode permettrait d'écouler annuellement 500.000 tonnes de sucre, soit moitié de la production actuelle, en donnant chaque jour 100 grammes de sucre par tête de gros bétail.

Le sucre ne peut être dénaturé que dans l'enceinte de la sucrerie et dans les conditions déterminées par un règlement d'administration publique. A 100 kilos de sucre on ajoute 2 kilos de sel et 20 kilos de tourteau, ou d'une poudre quelconque agréée par l'administration.

Ce mélange circule librement et se vend de 20 à 22 francs les 100 kilos, soit, à peu près, le prix de l'avoine à laquelle on le mélange, au moment de le servir, dans la proportion de 20 %. Ainsi 1.000 kilos d'avoine et 200 kilos de sucre donneront 1.200 kilos d'avoine sucrée, que l'on distribuera, par exemple, à raison de 8 kilos au lieu de 10 kilos d'avoine pure. Cette nourriture est donc économique. Pour les bœufs, on mélange le sucre à la menue paille.

Le sucre dénaturé commence aussi à être utilisé pour la désinfection des écuries, car sa combustion donne naissance à un dégagement abondant de formol.

LA MALADIE DES PLATANES.

Avant 1901, un certain champignon nommé *gleosporium* ne s'attaquait guère qu'aux feuilles des platanes ; en 1901, les jeunes rameaux souffrirent ; en 1903, année très pluvieuse, beaucoup d'arbres furent atteints jusqu'au tronc, et un certain nombre périrent ; en 1904 et en 1905, où le printemps fut à peu près normal, les arbres furent indemnes ; cette année, ils sont considérablement éprouvés, surtout dans la région lyonnaise où le platane est fort abondant. Et, d'après M. Gérard, directeur des cultures de la ville de Lyon, cette maladie est bien difficile à guérir. « Souvent l'arbre semble en parfait état ; mais, si l'on regarde bien, le rameau qui constitue l'extrême flèche apparaît desséché ; quelques jeunes rameaux sont également desséchés. Le mal part presque toujours des rameaux taillés l'année précédente, d'où il gagne les autres, puis le tronc. On voit sur l'écorce une tache lie de vin, puis brune, qui ne tarde pas à s'étendre circulairement : l'arbre, dès lors, est perdu, et, bientôt, ses feuilles se dessèchent brusquement. »

Pour les gros arbres, l'élagage des ra-

meaux atteints a donné de bons résultats ; mais les arbres en pépinière sont tués en quelques jours. Il faut donc user d'un traitement préventif qu'indique M. Beauverie dans une note communiquée à l'Académie des sciences par M. Gaston Bonnier.

Dès l'hiver, il faut protéger les plaies des rameaux qui ont subi la taille par du mastic à greffer ou une solution anticryptogamique. Et, comme la maladie prend parfois naissance aux feuilles, on fera des pulvérisations de bouillies cupriques ou autres dès l'apparition des premières feuilles. On les renouvellera si le temps reste humide. Il importe, avant tout, que le champignon ne gagne pas le tronc, car, dans ce cas, le mal est sans remède.

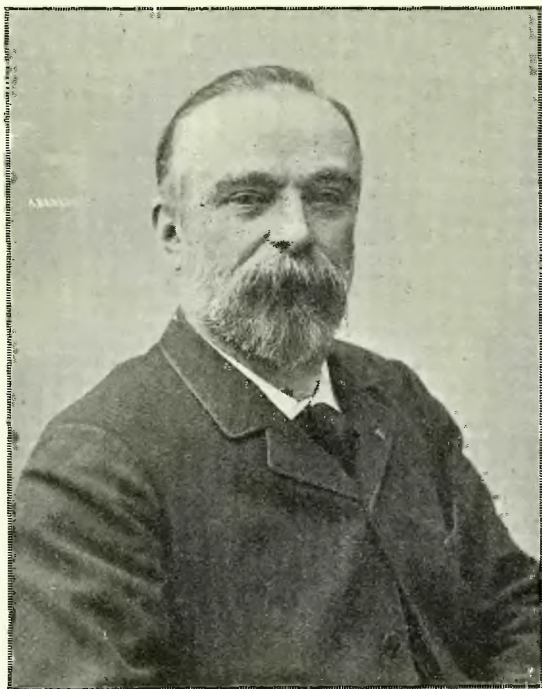
L'INCENDIE DE HAMBOURG.

Le 3 juillet, à Hambourg, un violent incendie, rappelant celui qui éprouva cette ville en 1842, a détruit l'église Saint-Michel et onze maisons du quartier populaire où elle est située ; une vingtaine d'autres maisons ont été fortement endommagées. Il a éclaté vers 2 heures de l'après-midi, pendant que des ouvriers étaient occupés à réparer les plaques de cuivre de la toiture de l'église, un réchaud servant à la soudure ayant, suppose-t-on, communiqué le feu à la charpente, dont les vieux bois se sont enflammés rapidement et ont fourni l'aliment d'un foyer d'une extrême intensité, menaçant pour les constructions étroitement agglomérées du voisinage. Au bout d'une heure, malgré les efforts des pompiers, toute cette toiture s'était effondrée avec le clocher, laissant à découvert des pans de murailles calcinées, parmi des débris mêlés au métal fondu ; on était parvenu à sauver les pièces d'orfèvrerie précieuses du trésor et les grilles, remarquables spécimens de ferronnerie d'art ; mais deux personnes avaient péri.

Construit au dix-huitième siècle, de 1750 à 1780, Saint-Michel, un des édifices religieux les plus importants de Hambourg, mesurait 71 mètres de longueur sur 51 mètres de largeur ; le cadran de son horloge n'avait pas moins de 8 mètres, et sa tour de 152 mètres comptait au nombre des plus hautes de l'Europe. Ce sanctuaire était particulièrement vénéré des marins du grand port allemand qui lui vouaient un culte comparable à celui des Vénitiens pour leur Campanile.



Le clocher incendié de l'église Saint-Michel, à Hambourg, photographié au moment de son écroulement. — Phot. Scherl.



Le docteur Brouardel. — Phot. Firou, bd Saint-Germain.

LE DOCTEUR BROUARDEL

Le docteur Brouardel, atteint depuis quelque temps déjà d'une douloureuse maladie, vient d'y succomber, à l'âge de soixante-neuf ans. Né à Saint-Quentin en 1837, il avait été reçu au doctorat en 1865, admis au service des hôpitaux, puis, en 1869, nommé agrégé à la Faculté, dont il devait, en 1886, devenir le doyen pour une longue période. L'éminent professeur avait succédé à Tardieu dans la chaire de médecine légale, où il s'est particulièrement illustré et l'on peut dire qu'il fut, pendant un quart de siècle, le médecin officiel par excellence; ses nombreux travaux en matière d'hygiène font justement autorité. Il appartenait à l'Académie de médecine depuis 1880, à l'Académie des sciences depuis 1892 et était grand-officier de la Légion d'honneur.

LE NOUVEAU RÉSIDENT SUPÉRIEUR
AU CAMBODGE

Parmi les personnes notables qui accompagnaient le roi du Cambodge pendant son séjour en France on remarquait M. Gautret, un de nos compatriotes. Ancien maire des Sables-d'Olonne et ancien député de la Vendée, M. Gautret, au cours de sa carrière coloniale en Extrême-Orient, a exercé



M. Gautret.

les fonctions de maire d'Hanoi; il avait dans la hiérarchie le grade de secrétaire général de 2^e classe, lorsqu'il a été dernièrement nommé gouverneur des colonies, maintenu hors cadre, à la disposition du gouverneur général de l'Indo-Chine, pour continuer à diriger l'administration du territoire de Quang-Théou-Ouan.

Il est parti de Marseille, le 20 juillet, à bord de l'*Amiral-Ponty*, en même temps que le roi Sisowath, qu'il doit reconduire à Pnom-Penh; mais c'est par erreur qu'en annonçant sa récente nomination on lui a donné la qualité de gouverneur du Cambodge, le fonctionnaire français du grade le plus élevé portant, dans ce pays de protectorat, le titre de résident supérieur.

MORT D'UN GRAND FINANCIER ANGLAIS

Le monde colonial et financier anglais vient de perdre une de ses personnalités les plus considérables : M. Alfred Beit. L'un des premiers concessionnaires primitifs de l'immense territoire devenu plus tard la Rhodesia, mêlé à toutes les grandes affaires de l'Afrique du Sud, M. Beit fut, avec son ami et associé, Cecil Rhodes, surnommé le « Napoléon du Cap », un des plus puissants artisans du développement de l'industrie aurifère dans le pays boer et coopéra aux événements qui ont préparé et amené l'annexion des républiques sud-africaines par l'Angleterre.



M. Beit.

Allemand d'origine (il était né à Hambourg), il n'avait que cinquante-trois ans.

LE GÉNÉRAL KODAMA

Le général vicomte Kodama, un des premiers hommes de guerre du Japon, est mort subitement à Tokio, le 23 juillet, après avoir, à cinquante-quatre ans, accompli une brillante carrière, dont le terme ne semblait pas encore



Le général Kodama. — Phot. Emerson.

prochain. Tout jeune, envoyé en Allemagne par le gouvernement impérial, il y apprenait la tactique et la stratégie; en 1892, il était nommé ministre de la Guerre; en 1900, gouverneur de Formose, à la suite de la campagne contre la Chine à laquelle il avait pris une part active. Il fut ensuite ministre de la Guerre dans le cabinet Ito, ministre des Affaires étrangères dans le cabinet Katsura, puis cumula les portefeuilles de l'Intérieur et de l'Instruction publique. Lorsque les hostilités éclatèrent entre la Russie et le Japon, Kodama se trouva désigné pour le poste de chef de l'état-major général des troupes de Mandchourie, où il donna des preuves de son habileté consommée. Enfin, au mois d'avril 1906, l'empereur le plaça à la tête de l'état-major général de l'armée japonaise.

UNE FONTAINE MONUMENTALE
À BEAUVAIS

La Société des Amis des arts, de l'Oise, vient de faire édifier à Beauvais une fontaine décorative, qui a été inaugurée, le 19 juillet, par M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts.

L'œuvre est digne d'un tel patronage. Due au ciseau d'un artiste beauvaisien, dont la réputation est depuis longtemps consacrée à Paris, M. Henri Gréber, élève de Frémiet et d'Antonin Mercié, la fontaine de Beauvais a été faite exprès pour l'endroit où elle est placée. Debout dans une conque portée par des tritons, Vénus sort de ses voiles dans sa grâce juvénile et sourit au miroir des eaux reflétant son image.

La fontaine a pour cadre une vieille maison du seizième siècle, spécimen unique en son genre. Elle fut construite en 1562 par le maître maçon Guillaume Petit. Son propriétaire n'était autre que le maire de Beauvais de l'époque, François Dauvergne, marchand drapier sur la Grand'Place, à l'enseigne des « Ecurieux » (écureuils). La maison occupait l'angle de la rue de la Frette-du-Mur et du bord d'un ruisseau, formé par une dérivation de la rivière le Thérain, et qu'on passait, à cet endroit, sur un pont appelé le « pont d'Amour ». Les deux façades présentaient une décoration sobre et élégante. La travée d'angle, tout en pierre, était la partie la plus ornée de l'édifice : la gracieuse ordonnance des pilastres et des entablements et les fines sculptures des chapiteaux, du chambranle des fenêtres à meneaux et des frises supérieures produisaient un charmant effet très appréciable encore. Au rez-de-chaussée, l'architecte Guillaume Petit avait appareillé une trompe d'un beau travail et d'une courbe harmonieuse pour faciliter la circulation de la rue de la Frette au pont d'Amour, passage très fréquenté et situé sur le parcours des trente grandes processions de l'année qui faisaient le tour des paroisses. Le ruisseau a été recouvert et le sol exhaussé. Mais la travée d'angle a été à peu près respectée et c'est dans la trompe, toujours existante, au coin des rues de la Frette et Beauregard, cette dernière ayant remplacé le ruisseau, qu'a été placé, avec le concours empressé d'un propriétaire éclairé, le haut-relief en pierre de Gréber, la Naissance de Vénus, — charmante réminiscence de l'ancien pont d'Amour.



Fontaine décorative récemment inaugurée, à Beauvais, dans la « trompe » d'une maison datant de 1562. — Phot. Gatelet.